

Dijon

# Dans la *tiny house* d'Alain, « grand marginal »

À 61 ans, après un parcours chaotique marqué par une consommation excessive d'alcool, Alain a trouvé son havre de paix dans une *tiny house* - une petite maison sur roues - de 14 m<sup>2</sup>, à Dijon. Il vit ici depuis septembre, dans le cadre d'un dispositif expérimental porté par l'Adefo.

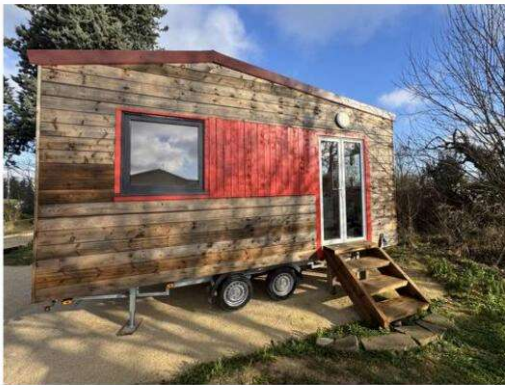
**C'**est une *tiny house*, une petite roulotte en bois posée dans le jardin d'une maison occupée par l'association Adefo\*, dans le quartier des facs à Dijon. Un véritable cocon pour Alain, 61 ans, qui y vit depuis septembre. « Ici, je suis bien. Comme à la campagne, mais en ville. C'est la liberté totale. Je n'entends personne, pas de bruit », dit-il, un léger sourire aux lèvres.

## Il a choisi son mobilier chez Emmaüs

Alain est ce qu'on appelle un « grand marginal ». Il n'a pas connu la rue mais la précarité, oui. « J'ai vécu en HLM, j'ai vécu chez des amis, chez des femmes... avant de rejoindre un hébergement d'urgence », raconte-t-il en nous faisant visiter son havre de paix. C'est ici, sur cette chaise au milieu de la pièce, qu'il s'assied pour laisser libre cours à ses rêves, son regard vagabondant au-delà de la fenêtre.



Alain, 61 ans, est un « grand marginal » accompagné par l'association Adefo. Depuis plus de trois mois, il vit dans cette *tiny house*. Photos Cloé Makrides



Dans cet espace de 14 m<sup>2</sup> qu'il a arrangé à son goût - il a choisi lui-même les meubles chez Emmaüs - se trouvent un lit, une grande armoire, un frigo, une table repliable sur laquelle il a posé une pile de DVD qu'il ne peut pas regarder, faute de télé...

« J'accumule beaucoup de choses, au bout d'un moment il y en aura au-dessus du toit ! », s'amuse-t-il.

**« Le 8 avril 2002, je me suis dit : je vais être heureux »**

Alain a choisi cette vie. « Je

pense qu'au départ, c'est un délire d'alcoolique ! Mais je ne cours plus après les factures », glisse-t-il. Et de relater : « À une époque, je bossais sept jours sur sept. J'étais intermédiaire dans le domaine industriel. Je travaillais 51 semaines par an. Et puis le 8 avril 2002, je me suis dit : je vais être heureux. Si vous gagnez de l'argent, vous pouvez acheter du temps. Moi, je me suis dit, je vais prendre le temps ».

Il raconte sans fard ni fausse pudeur un parcours chaotique, marqué par l'alcool. « Au début, c'était festif, l'apéro à la pétanque... Ou alors, l'alcool venait comme un antidouleur. Mais à un moment, vous devenez méchant, bête. J'arrivais à prendre trois cuites dans la journée. Ce qui me plaisait, c'était de traverser la mort. »

L'an dernier, des ennuis de santé l'ont conduit à lever le pied. « Aujourd'hui, il fait beau. On va aller se balader, boire un café... », sourit-il. « Avant, je vivais au jour le jour. Là, j'essaie de voir plus loin », lâche-t-il, ses yeux clairs tournés vers le ciel.

## • Cloé Makrides

\* L'Association dijonnaise d'entraide des familles ouvrières (Adefo) « accueille, accompagne et insère les personnes en souffrance, en situation d'exclusion, de précarité, de violence, de rupture ou d'abandon »

## D'autres mini-maisons à venir

Dans quelques jours, une autre *tiny house* sera installée à côté de celle d'Alain. Le projet porté par l'Adefo s'inscrit dans un dispositif expérimental visant à proposer un hébergement alternatif aux personnes en grande précarité.

Fabriquée à partir de matériaux de récupération, la mini-maison en bois d'Alain, qui paie 50 € par mois pour y vivre, est installée dans le jardin d'une bâtisse de la rue Sully, mise à disposition depuis le début de l'année par la Ville de Dijon. Ce bâtiment accueille actuellement une



Jean-Christophe Labille, directeur adjoint de l'Adefo. Photo Cloé Makrides

quinzaine d'autres personnes accompagnées par l'association. Cinq travailleurs sociaux se relaient ici.

**« Pour certains, passer de la rue à une maison, c'est beaucoup trop compliqué »**

« Nous avons un agrément de 20 places pour des grands marginaux, qui ont souvent un parcours de rue et d'addiction important et pour lesquels les structures existantes n'étaient pas adaptées », explique Jean-Christophe Labille, directeur adjoint de l'Association

dijonnaise d'entraide des familles ouvrières. « Mais pour certains, passer de la rue à une maison, c'est beaucoup trop compliqué. L'idée de la *tiny house*, c'est une chambre avec des allers-retours dans le bâtiment pour se laver, par exemple. Mi dedans, mi dehors... Un peu comme quand on est gamin et qu'on se construit une cabane. »

Une première *tiny house* avait vu le jour « grâce à la Fondation Macif, mais elle ne se déplace pas ». « Elle est toujours sur notre site Machureau », indique Jean-

Christophe Labille. Qui complète : « Celle-ci, réalisée en partenariat avec Emmaüs et construite grâce à des dispositifs d'insertion, est sur roues ». Elle sera donc rejointe par une troisième, courant janvier, mais ce n'est pas fini. « Nous bénéficions de 180 000 € de l'État. Nous avons évalué que nous pouvions en faire encore deux autres », souligne le directeur adjoint, précisant que l'une de ces « habitations atypiques pour des personnes avec des problématiques atypiques » ira dans le Val de Saône.